

Chapitre I

Dominique éprouvait toujours, au moment de rentrer chez elle, un vague malaise, une impression de découragement. Ce quartier réputé calme était surtout d'une morosité désespérante. Quand on tournait au coin de la rue, la bonneterie-mercerie, survivance précaire du temps où la cité de banlieue était un village, guettait les passants derrière sa vitrine douteuse ; le Bar des Amis venait de fermer et le panneau « Sandwichs à toute heure » prenait des teintes peu appétissantes. Deux immeubles, bâtis l'un derrière l'autre, dominaient un moutonnement de petits pavillons aux jardinets mesquins. La porte était grise, avec de grandes traînées blanchâtres et des *graffiti*.

Il fallait grimper trois étages d'un escalier étroit aux marches poussiéreuses pour accéder aux trois pièces-cuisine qu'elle habitait avec sa mère. Deux des fenêtres donnaient sur la cour étroite. Depuis la mort de son père, Dominique regardait se faner les mêmes peintures ternes, le même papier fleuri qui s'uniformisait au fil des jours. Dans la salle à manger, une plinthe se déclouait, malgré tous les efforts de sa mère, à grand renfort de coups de marteau approximativement dirigés. Le prétendu cuir vert des chaises tentait toujours sans résultat de s'assortir au prétendu cuir rouge des deux fauteuils, disposés face au téléviseur qui avouait son grand âge. Madame Berthet rajeunissait l'ensemble en punaisant des encarts découpés dans des magazines féminins, avec une préférence marquée pour les roses et les petits chats.

Bien sûr, impossible de trouver un grain de poussière. Ni Dominique, ni sa mère ne déplaçaient beaucoup d'air et l'ordre le plus rigoureux régnait. Pourtant, l'exiguïté des pièces les obligeait à entasser, et la recherche du moindre objet peu utilisé relevait de la chasse au trésor. Quant à la pile de journaux féminins, son équilibre tenait de l'exploit permanent. L'été, Dominique sentait le plafond et les murs l'écraser...

Du vivant de son père, la famille habitait un logement du même genre, juste un peu plus vaste. Les épaves du déménagement s'étaient trouvées rassemblées là, quand sa mère avait pris la décision raisonnable de restreindre son horizon, puisqu'il faudrait désormais vivre sur un seul salaire. Ce changement remontait déjà à longtemps. Dominique n'avait qu'un souvenir vague de l'homme taciturne qui rentrait tard le soir, se disait éreinté, s'installait dans le fauteuil de droite et disparaissait derrière son journal. Il ne s'animait que devant les matches de football ou les courses cyclistes.

Un soir, son père n'était pas rentré à l'heure habituelle. Sa mère gémissait sur les risques de la circulation, regardait par la fenêtre, allait et venait. Vers neuf heures, elle avait envoyé Dominique au lit, mais la petite fille n'arrivait pas à s'endormir ; en entendant un coup de sonnette inhabituel, elle avait bondi et l'agent à l'air navré qui se tenait dans l'entrée avait été encore plus embarrassé pour informer cette femme inquiète et cette fillette menue dans sa longue chemise de nuit : le vélomoteur renversé, l'ambulance, l'hôpital...

On n'avait pas laissé voir à l'enfant son père mort, mais elle en avait rêvé opiniâtrement pendant des années. Sa mère avait conservé dans le deuil son comportement habituel : affairée, vite affolée, elle tournait dans les pièces silencieuses ou sanglotait à petit bruit dans les bras de quelques commères à la compassion volubile, qui exploraient avec une commisération indiscrete le logement de la voisine.

Dominique restait dans un coin, se faisant oublier. De temps en temps, sa mère la

prenait contre elle en larmoyant : « Ma pauvre petite fille ! Ton pauvre papa qui ne te verra pas grandir ! », redoublant de sanglots à la perspective des mensualités du réfrigérateur neuf qui allaient paraître bien lourdes. L'enfant ne savait pas au juste sur quoi il fallait le plus pleurer, mais sentait déjà que le quotidien n'offrirait guère d'occasions de se réjouir et qu'une obscure décence lui commandait de se faire toute petite.

Elle essayait de se rappeler le visage de son père, n'y arrivait déjà plus très bien, malgré la photo de mariage, bien en vue sur le téléviseur, mais n'osait plus rire avec les enfants de la voisine. Au près de ses camarades, elle n'avait cependant pas su exploiter le prestige de l'orpheline. Incapable de se rendre intéressante par des désespoirs opportuns, elle avait manqué tous ses effets à l'école, où la compassion de la maîtresse n'avait guère duré plus d'une demi-journée. Mais le jour de ses neuf ans, sans gâteau d'anniversaire, face à sa mère aux yeux rouges, elle avait eu une crise de larmes violente et intempestive qui lui avait valu d'aller passer un mois chez une tante d'où elle était revenue apaisée et prête à se glisser dans de nouvelles habitudes.

Il y avait plus de sept ans que tout cela était passé. Sa mère avait définitivement adopté un uniforme gris souris ou beige muraille ; elle allait chez le coiffeur deux fois par an et ne se maquillait jamais. Elle rasait les murs, n'osait que de petits sourires timides et vite mouillés. A quarante ans, elle s'était déjà figée dans un personnage qui glisserait dans la vieillesse en se tassant peu à peu et elle infligeait à sa fille une conception du monde tout en craintes et en limites. La liste de ce qu'on ne pouvait pas faire était interminable, presque autant que celle de ce qu'il fallait redouter. Pour offrir le moins de prise possible aux bousculades de la vie, elle se recroquevillait et serrait le bras de la petite en lui inculquant la peur. Derrière la porte aux verrous énormes, seule dépense sur laquelle on n'avait pas lésiné, elle transformait les vieilles robes et entraînait Dominique à accommoder les restes. On évitait les vitrines des magasins, mais on méditait des heures sur les catalogues de vente par correspondance et le moindre achat faisait l'objet d'interminables délibérations. On économisait, aussi, en répétant : « Tant que tu auras de l'argent de côté, ma petite fille, tout ira bien. Ton pauvre papa n'était pas très économe ; il disait qu'il se débrouillerait toujours ! Quand je pense que tu pourrais te retrouver seule un jour, je me dis que cela vaut la peine de se priver un peu... » Dominique, résignée, supportait sans jamais protester les vêtements démodés, les vacances sur place, les Noël étriqués...

C'était une enfant silencieuse, d'une docilité qu'on aurait pu citer en exemple. Elle n'oubliait pas de réciter tous les soirs une prière pour son pauvre papa, les mains jointes dans l'attitude de la ferveur, prenant d'ailleurs du plaisir à ressembler à une image de sainte. Elle s'appliquait, en classe, à faire tout ce qu'on lui demandait, sans toutefois y mettre de passion. Quand il fut question d'orientation, un professeur bienveillant alerta sa mère et insista pour qu'elle puisse envisager des études un peu longues : « Elle ferait certainement une excellente enseignante, avec son sérieux, son attention... Elle doit aller au lycée, madame Berthet. Je suis sûre qu'elle va s'y épanouir. »

Or, à peine arrivée en seconde, elle se mit soudain à accumuler les résultats catastrophiques. En ce mois d'avril, on ne parlait plus pour elle que de redoublement, ce qui paraissait à sa mère une perte de temps ruineuse et vaguement scandaleuse. Il n'aurait pas été très difficile de trouver la cause de cet effondrement : c'est que le lycée offrait une bibliothèque qui parut à Dominique la caverne d'Ali-Baba. Elle dont les lectures avaient été limitées aux programmes scolaires, voilà qu'elle pouvait, d'un seul coup, se jeter à corps perdu dans la seule activité qui l'intéressait vraiment. Elle avait jusque-là, dès qu'on

ne la dérangeait pas, employé toutes ses facultés à rêver d'histoires lointaines qu'elle s'efforçait d'inventer à partir du maigre capital dont elle disposait. L'entrée dans le monde illimité que lui offraient les rayons de la bibliothèque lui parut un cadeau sans prix. Une fois plongée dans Stendhal ou Balzac, elle se refusa à en sortir et se fit de cet univers passé le seul monde qu'elle crût réel. Sa vie étriquée n'existait plus. Ce qu'elle demandait à une œuvre, c'était surtout d'être un tremplin qui lui permettrait de se lancer dans des histoires dont elle serait l'héroïne, prenant d'ailleurs toutes les libertés possibles avec les choix de l'auteur. Elle transformait à son gré les héros les plus célèbres, mais utilisait leur nom – que ne peut-on faire à partir de Fabrice Del Dongo et Clélia ! –, les lieux du roman et la merveilleuse fuite dans un passé qui se paraît de tous les prestiges. Lectrice qui ne cherchait qu'elle-même dans l'œuvre, elle relisait sans fin, triant à la virgule près ses morceaux choisis de prédilection. Quand elle avait vidé de son charme tel passage délicieux de son anthologie personnelle, elle le laissait dormir quelque temps pour le retrouver, rajeuni, à nouveau capable de la surprendre et de la séduire. Parfois, deux phrases suffisaient, qu'elle se redisait jusqu'à la satiété.

Quand elle arrivait en cours, elle sortait le livre, avec des précautions sournoises, le cachait sous son classeur, organisait sur sa table des fortifications de papier derrière lesquelles, exemplaire par sa sagesse et son air sérieux, elle plongeait très loin du cours de mathématique ou d'histoire et vivait dans sa bulle. D'ailleurs, elle ne se passionnait guère pour les cours de français où un professeur rigide et directif prétendait ne s'intéresser qu'à ce que l'auteur avait effectivement mis dans son texte ! Etudier *La Princesse de Clèves*, pour quoi faire ? Mais devenir cette femme et se répéter avec volupté le nom velouté du duc de Nemours, voir un grand parc, sentir la fraîcheur d'une source, entrer dans un château aux pierres blanches et accueillir ce prince pour un dialogue éperdu, toujours le même... Elle souriait à demi, le regard lointain. Ce jour-là, rappelée à l'ordre par une voix rude, elle était redescendue au milieu de la classe avec un air si ébahi que le professeur avait préféré en rire. Bien sûr, tout cela allait finir. Sa mère, plusieurs fois alertée par le lycée, lui infligeait presque chaque soir un sermon larmoyant pendant lequel il était difficile de partir sur une autre route. Mais les nuits étaient longues, et les trajets solitaires. Il y avait toujours moyen de quitter cette réalité désertique. Dominique ne voyait pas la nécessité de penser à la suite de son existence, persuadée qu'elle aurait toujours à sa disposition ses départs vers le monde qu'elle se choisirait. Les circonstances, cependant, allaient lui imposer bientôt un mode de vie nouveau.